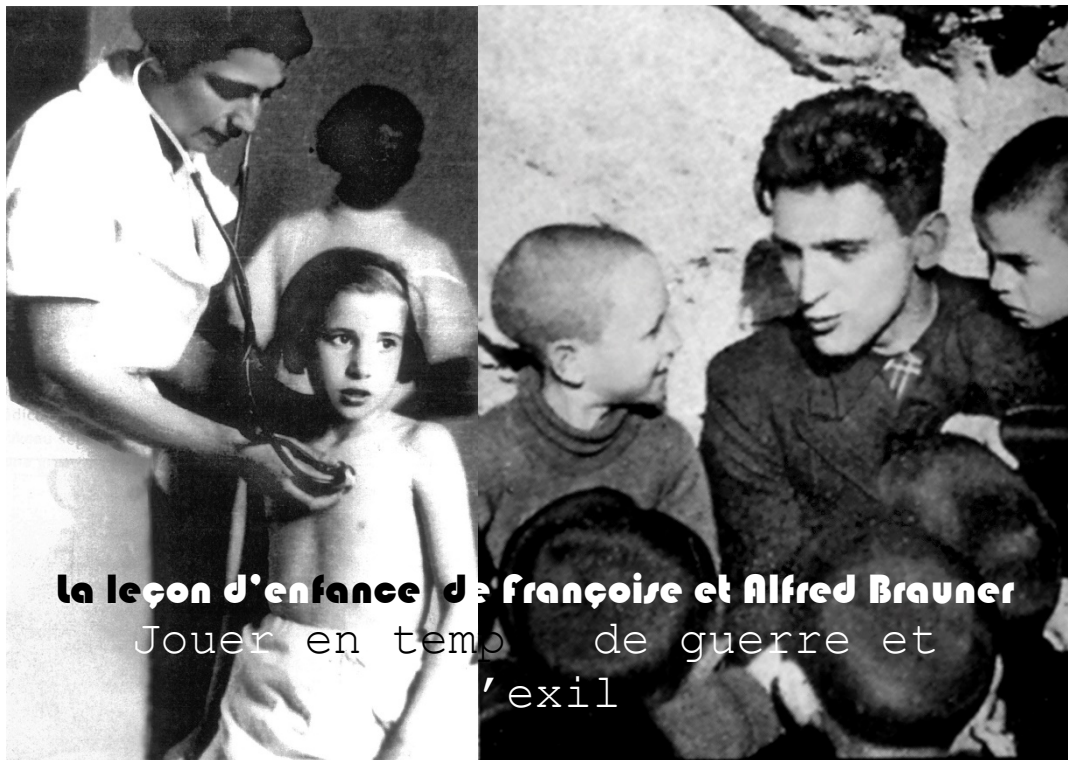


Enfances en guerre. Témoignages d'enfants sur la guerre.

Hommage à Françoise et Alfred Brauner pour le 100^{ème} anniversaire de leur naissance

UNESCO. 7 au 9 décembre 2011



la leçon d'enfance de Françoise et Alfred Brauner Jouer en temps de guerre et l'exil

Abstract

Françoise et Alfred Brauner ont traversé le vingtième siècle avec ces enfants qui ont vécu la guerre. Puisant dans leur propre enfance bouleversée par la *der des ders*, ils ont été aux côtés des enfants espagnols et des enfants juifs contre la barbarie avant de se consacrer aux enfants autistes et handicapés. Ils ont également recueilli les dessins de toutes les guerres dans le souci de transmettre la trace de ces enfances volées. Pour autant, ils n'ont pas réduit l'enfant à la petite victime, ils ont su retrouver l'enfance en chaque enfant dans la guerre, qui pour résister à ses souffrances et à la tristesse, a besoin de vivre une autre expérience de vie. En les invitant à jouer, à dessiner, ils ont ouvert un espace et un temps protégés pour rejouer le passé, se jouer des oppresseurs et déjouer le piège de la répétition du malheur.

Philippe Valls

Cette leçon d'enfance en hommage à Françoise et Alfred Brauner n'est pas à inscrire au tableau noir de nos devoirs de mémoire, elle s'apparente plus au passage en contrebande d'une mémoire chuchotée dont les enfants ne perdent jamais une miette... Ce n'est pas seulement aux grandes personnes ici présentes que je vais m'adresser mais aussi - et sans doute à mon insu - à l'enfant qui regarde le monde *tel qu'il ne va pas* en chacune et chacun d'entre vous.

Enfance, Violence, Exil, pris au singulier, soulignent l'expérience commune, la chute brutale « *hors du monde commun* »¹ que « *ces enfants [qui] ont vécu la guerre* »² ont déposées dans leurs dessins au cours du XX^e siècle. Françoise et Alfred ont été mêlés à toutes ces guerres, se sont mêlés de toutes ces enfances, comme témoins et surtout à cette place de *Nebenmensch* signalée par Freud. Autrement dit, la place du proche, *le prochain* ; un être de proximité, porteur de l'humain dans sa façon d'être ; une personne secourable, qui se tient « *juste à côté* »³ de l'autre en souffrance. Un autre semblable également, trace d'une enfance blessée par la guerre.

C'est dans cette proximité de celle, de celui qui « *se sent concerné* » et en déduit « *une certaine responsabilité* »⁴, que la rencontre des enfants avec *les Brauner* se déploie et prend tout son sens. Dans la foule anonyme des victimes, chaque enfant retrouve un nom. Bien plus tard, évoquant ce qu'il avait vécu à leurs côtés, Alfred reliait souvent une anecdote à un prénom - Pedro, Pilar, Manuel ou Rosa... - pour nous conter des fragments de chacune des histoires qu'il avait accueillies, à la fois unique et tragiquement banale.

De cette proximité découle aussi, selon nous, l'apport majeur de Françoise et Alfred Brauner pour l'accueil des enfants de toutes les guerres. En dépit des urgences matérielles et des impératifs politiques, ils ont su compter sur « *cette capacité peu commune... de muer en terrain de jeu le pire désert* »⁵, face à leur souffrance, ils ont su ouvrir un espace et un temps d'enfance pour jouer, dessiner et même en rire.

Quand au début des années 80, l'association Enfants Réfugiés du Monde, invitait les enfants de Beyrouth et les enfants réfugiés en Amérique centrale à se saisir d'une poupée, d'un ballon, d'un crayon, d'un pinceau, nous ne savions pas que nous répétions le geste *des Brauner*. Aussi le moment de notre rencontre, une décennie plus tard, fut-il celui d'une reconnaissance immédiate autour de ce que nous avons appris de ces enfances dévastées par la guerre ; surpris par tant de ressemblances traversant les océans, à 45 ans de distance.

Notre rencontre se fit aussi d'emblée dans le souci de la transmission : transmettre les *mémoires du feu* telles qu'elles brûlent dans les dessins d'enfants, les *mémoires du jeu* qui se transforment en joie de vivre, mais également recueillir ce que Françoise et Alfred avaient à transmettre. Sans en respecter forcément la lettre mais pour en garder la mélodie : cette *lúdica* qui s'éprouve plus qu'elle ne se prouve.

¹ Hannah Arendt emploie cette expression pour désigner la place des *parias*.

² Brauner Alfred. *Ces enfants ont vécu la guerre*. ESF, Paris, 1946.

³ « *Juste à côté* ». Monique Schneider précise ainsi la place du prochain, au sens littéral de *Nebenmensch*.

⁴ Définition de la sollicitude (concern) donnée par D.W. Winnicott.

⁵ Michel Leiris cité par J.-B. Pontalis (préface à *Jeu et réalité* de D.W. Winnicott, Gallimard, Paris, 1976. p.VII).

Il s'agissait alors, suivant Jacques Hassoun, de « *s'approprier une narration pour en faire le récit. Tel serait peut-être le parcours que nous sommes tous appelés à effectuer* »⁶. C'est du moins, celui que je vous propose aujourd'hui en traversant - au galop malheureusement - ce siècle des Brauner ponctué par quatre grands moments.

L'Histoire avec son grand H de guerre

Avant de cheminer avec Françoise et Alfred sur les sentiers de la guerre et de l'exil, je vous invite à un petit détour par quelques points d'histoire du XX^e siècles quelque peu négligés et d'une troublante actualité.

En 1904, dans le Sud-Ouest Africain, aujourd'hui Namibie, les Herreros se soulèvent contre les occupants allemands. Le gouverneur de la colonie, Heinrich Goëring, oncle d'Hermann Goëring, écrase la rébellion et ouvre des camps de concentration. Plus de 60 000 Herreros, hommes, femmes et enfants, sont exterminés sans distinction, seuls 15 000 d'entre eux survivront. Dans ces camps, les prisonniers, parqués dans des baraquements entourés de barbelés et de miradors, étaient tatoués. Un docteur, Eugen Fischer, qui aura plus tard pour assistant un certain Josef Mengele, se livrait à des expériences médicales. Trente ans plus tard, lorsque les nazis ouvrirent les premiers camps, les plans étaient déjà prêts⁷.

Le 1^{er} novembre 1911, « *Il y a cent ans, un pilote italien larguait plusieurs bombes sur une oasis libyenne. Ce premier bombardement aérien de l'histoire constitue le moment inaugural d'une transformation radicale de la nature même des guerres* »⁸, effaçant de façon radicale la distinction entre combattants et civils (enfants compris) selon un *modus operandi* qui n'est autre que celui du terrorisme.

En 1936, le général Franco introduisit la guerre totale en Europe, mais on oublie souvent qu'il s'illustra en 1920, avec un général français du nom de Pétain, en pacifiant le Rif marocain de la même façon qu'il pacifia plus tard Guernica, c'est-à-dire avec des tapis de bombes sur les populations civiles. Qui se souvient des noms de ces villages ?

Si le colonialisme est la matrice du totalitarisme comme le rappelle Hannah Arendt à notre bon souvenir, les « petites » guerres coloniales et autres opérations de maintien de l'ordre, ces *événements* (dont le pluriel indique la banalité) ne sont-ils pas *le ventre fécond* des guerres et génocides du XX^e siècle qui - sans le dire - visent directement l'enfance ?

⁶ Jacques Hassoun. *Les contrebandiers de la mémoire*. Erès, Toulouse, 2011. p.96.

⁷ Serge Bilé. *Noirs dans les camps nazis*. Le Serpent à Plumes, Monaco, 2005.

⁸ Thomas Hippler. *Cent ans de bombardements aériens. Histoire d'une technique militaire et politique*. Revue des Livres n°2, Paris, Novembre-Décembre 2011. p.10/16.

D'autre part, inscrire la trajectoire des Brauner dans ce siècle, suppose une idée de l'histoire. Quelle histoire ? Tant que nous sommes dans cette *Guerre civile européenne* de 1914 à 1945, quand il est « *minuit dans le siècle* »⁹, la séquence historique est celle de « *l'Âge des extrêmes* »¹⁰. Mais lorsque les dessins d'enfants nous entraînent sur d'autres continents, de l'Algérie au Guatemala, de la Palestine au Rwanda, du Cambodge à l'Afghanistan, sommes-nous dans la même histoire du siècle ? Ces guerres n'ont-elles pas d'autres grilles de lecture ?

L'idée d'un « *court* » XX^e siècle, avancée par Eric Hobsbawm, correspond sans doute à l'Occident et plus précisément à l'Europe comme le souligne Enzo Traverso¹¹ et c'est bien ce siècle européen que nous traversons avec les Brauner. Sous d'autres latitudes, *Enfance violence exil* du XX^e siècle se situent dans d'autres séquences historiques qui, parfois, se croisent sans se rejoindre dans un même espace-temps.

L'histoire de l'Amérique latine, pour ne prendre qu'un exemple, ne se résume pas à ses points de rencontre avec l'Europe. Le XIX^e siècle commence dans les années 1820 avec les luttes indépendantistes - le rêve bolivarien - et ne prend fin qu'à la crise de 1929. Le XX^e siècle est celui de la domination impériale du Nord (doctrine Monroe) dont ne peut dire en 2011, s'il est achevé ou non.

Pour l'Amérique indienne, longtemps invisible, sur ce même continent, au nord comme au sud du Rio Bravo, la séquence ouverte en 1492 n'est peut-être qu'à peine refermée pour les peuples rescapés de cinq siècles d'oppression et d'exterminations, pour autant que l'insurrection zapatiste (1^{er} janvier 1994) inaugure une nouvelle page de l'histoire amérindienne.

L'enfance précipitée dans la guerre, en Espagne de 1936 à 1939 - scandée par *NO PASARAN* qui fonde le geste des Brauner - ne peut contenir toute l'enfance livrée à « *la violencia* » au Guatemala, « *la présence constante de la peur* »¹² de 1954 à 1986 dans ce pays qui n'existe pas sur la carte des solidarités.

Les dessins d'enfants juifs de Terezín - jusque dans le moindre détail - n'épuisent pas les traces effacées à la première pluie des enfants tutsis dans les marais rwandais.

Enjeu d'histoire tout autant que de mémoire. Ne devons-nous pas alors conjuguer l'universel et la différence de telle façon que les expériences des enfants de toutes les guerres - comme épreuve et éprouvé - puissent se rencontrer ? Reconnaître ce qui les rapproche et ce qui les sépare ; se rejoindre autant que possible et non s'opposer dans le *quant-à-soi* d'un négationnisme symétrique qu'illustre, aujourd'hui, de façon emblématique, la désespérante concurrence mémorielle entre la *Shoah* et la *Nakba*¹³.

⁹ En référence au roman de Victor Serge, *S'il est minuit dans le siècle* [1939].

¹⁰ En référence à l'histoire du XX^e siècle d'Eric Hobsbawm sous le titre *L'Âge des extrêmes* [1994]. éd. Complexe, Paris, 2003.

¹¹ Traverso Enzo. *Le siècle d'Eric Hobsbawm*. Revue Internationale des Livres n°10, Paris, mars-avril 2009.p.11/16.

¹² Perez Juan. *La présence constante de la peur*. Revue Sud/Nord "Exterminations", n°18, Erès, Toulouse, 2003/1. p.96/104.

¹³ De l'hébreu שואה, *shoah* « catastrophe » ; de l'arabe النكبة يوم yawm al-nakba « le jour de la catastrophe ».

Rétablir l'histoire plurielle, à commencer par celle des vaincus, où chaque mémoire peut se dire... Plusieurs histoires pour un seul monde et non une seule histoire pour tout le monde.

Premier moment : *Enfances en guerre.*

Ouverture d'un siècle de guerres et de révolutions. Nés en 1910 et 1911, leur enfance... une enfance européenne happée par la Première Guerre mondiale. Alfred et Françoise « *ont vécu la guerre* ».

1914, Alfred a 4 ans. Au cœur de Paris, le coup de feu qui fit taire la voix de Jaurès et ouvrit la voie à l'Union Sacrée. Françoise a 3 ans. Aux confins de l'Autriche-Hongrie, le coup de feu de Sarajevo qui mit le feu aux poudres. Quand vint l'été, « *Et le cri formidable alea jacta est / sort de tous les wagons de la gare de l'est* » s'exclama François Coppée. Fleur au fusil, tambour battant, c'était parti pour la *der des ders*.

14-18, « *Le feu* », « *A l'ouest rien de nouveau* »¹⁴, des deux côtés des tranchées, les frères, les pères en armes qui ne reviendront pas, les mères en larmes et à la tâche. A l'arrière, comment voit-on la guerre entre 3 et 8 ans ? Comment parvient - car il parvient aux poètes et aux enfants qui ont l'ouïe si fine - « *... le râle épais d'un blessé qu'on oublie / Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts / Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts* »¹⁵ ?

A l'arrière, le petit garçon attifé en soldat, la petite fille en infirmière sur les cartes postales, enfants sages comme des images enrôlés dans la guerre... Mais aussi le départ du père sur un quai de gare, les privations, les « *petits, misère !* »¹⁶ que n'oublieront jamais Françoise et Alfred.

A l'arrière, ils ont joué, dessiné *malgré tout*, seuls ou avec d'autres enfants, plus tard, quand ils auront presque tout oublié, ils se souviendront de leur guerre à *hauteur d'enfant*.

Souvenirs de 11 novembre, longs comme des jours de pluie et la liste infinie des noms sur les monuments aux morts. Grandir dans et après la guerre, c'est toujours une part d'enfance volée par l'histoire.

Second moment. *Résister à l'irrésistible*¹⁷.

A 20 ans, la guerre qui vient encore. La peste brune qui avale l'Europe... L'Italie en chemises noires, l'Allemagne plongée dans la nuit de cristal, l'Autriche étouffée sous les croix gammées... L'entrée dans *le monde des grandes personnes* ressemble à une veillée d'armes. Françoise et Alfred seront *communistes*.

1936, Ils ont un quart de siècle à peine, contre le cri hideux *Viva la muerte*, sans plus attendre, Alfred et Françoise rejoignent « *l'espoir* », il faut les arrêter, *no pasaran*.

¹⁴ Titres des romans d'Henri Barbusse et Erich Maria Remarque

¹⁵ Baudelaire Charles. *La cloche fêlée, Les Fleurs du Mal*. Garnier Flammarion, Paris 1971, p.93.

¹⁶ Rimbaud Arthur. *Les Effarés, Recueil de Douai 1870, Œuvre-vie*. Le Seuil, Paris, 1991, p149.

¹⁷ Expression de Françoise Proust tirée de son livre *De la résistance*. Paris, Editions du Cerf, 1997.

Les brigades internationales. Le Secours Rouge, *la solidarité en actes*. Alfred et Françoise se retrouvent auprès des enfants espagnols. Moment fondateur. Les enfants réfugiés dessinent les bombes qui tombent, les combats, l'exode. Maintenant, ils sont en première ligne ou « juste à côté » : « *Lo que he visto de la guerra* », les enfants ont vu la guerre. Ils ont peur de tout...

Sur la plage, Alfred les invite à affronter les vagues qui les terrorisent, ayant lui-même imaginé, pressenti cette peur dans sa propre enfance *en guerre*. « *L'adulte - nous dit-il - doit entrer dans le monde de ces enfants, puiser même dans sa propre capacité à jouer ; rire même dans la réalité terrible qui est la leur* »¹⁸. Un enfant qui a perdu sa maison, a perdu le pays de son enfance, Françoise en sait quelque chose, elle a perdu son pays. Ce pays, c'est le pays où nous avons tous joué.

Comment font-ils ? Ils ne le savent pas sur le coup, ils le sauront plus tard : ils puisent dans leur propre enfance, (en guerre contre la guerre) ; se mettent à la hauteur de ces enfants espagnols ; ressentent eux-mêmes ce besoin de jouer pour éloigner la peur. Ils retrouvent ce savoir jouer, ce savoir jouant, ce que la plupart des adultes ne savent pas qu'ils savent.

Chemin faisant, ils croisent aussi l'enfant blessé en eux, blessé par leur guerre ; qui, parfois, est source du désir de réparation. Dans la rencontre avec les enfants espagnols, il y a sans doute une résonance bien en amont du discours raisonné de la solidarité, quelque chose qui résonne avant même de raisonner.

Au nom de cette solidarité, en y joignant le geste réparateur *les Brauner* mettent en place un dispositif d'accueil et de soins des enfants « *victimes de guerre* » répondant à leurs besoins matériels et non matériels, notamment le besoin de jouer. Rétablir l'enfant comme personne et acteur de sa propre vie. C'est cette pratique *au plus près* des enfants qu'ils poursuivront en accueillant les enfants juifs rescapés du génocide.

En cela, ils sont précurseurs. Cette prise en compte de ce que nous appelons aujourd'hui les *besoins psychosociaux* connaît certes un développement notable dans les années 40, au Royaume Uni avec l'évacuation des enfants londoniens, puis dans les camps de réfugiés dans toute l'Europe à la libération. Bowlby, Malher, Spitz, Winnicott soulignent surtout les conséquences affectives de la guerre et du refuge, mais personne d'autre que *les Brauner* ne met aussi nettement l'accent sur l'importance du jeu¹⁹.

¹⁸ Brauner Alfred. *J'ai dessiné la guerre*. Entretien avec Muriel Roque et Philippe Valls. Bulletin d'Enfants Réfugiés du Monde n°9, Montreuil, 1996.

¹⁹ Si le livre de Jean Piaget, *La formation du symbole chez l'enfant: imitation, jeu et rêve, image et représentation* (1945) est contemporain de l'expérience fondatrice des Brauner (1937-1947), les contributions majeures sur le jeu sont largement ultérieures : *Playing and Reality* de D.W. Winnicott est paru en 1971, *Play : its role in development and evolution* de JS Brunner est paru en 1976, *A good enough parent* de Bruno Bettelheim est paru en 1987.

Point d'histoire secondaire, mais non négligeable, la trajectoire des Brauner est sans doute emblématique de l'importance des mouvements de solidarité internationale dans les années 30 et 40 qui s'inscrivent, pour large part, dans la tradition des organisations de secours du mouvement ouvrier. Remémorer cette histoire, restaurer la séquence originale contredit l'idée (courante) d'une naissance de l'humanitaire moderne dans les années 1970 avec les French Doctors. Comme s'il n'y avait rien entre la bataille de Solferino d'où naît la Croix Rouge avec Dunant et le Biafra en couverture de Paris-Match avec Kouchner.

Misère d'une mémoire générationnelle qui confond l'histoire avec sa légende médiatique. Jeter le Secours Rouge aux oubliettes de l'histoire - non qu'il fut exempt de l'infamie stalinienne à Barcelone, Albacete et ailleurs - c'est oublier tout ce que nous lui devons. Soigner et témoigner ne date pas d'aujourd'hui. Pour leur part, au-delà des aveuglements qui furent les leurs, les Brauner demeurent des pionniers.

Je ne dis pas cela pour exempter Françoise et Alfred de leur fidélité à l'Union soviétique, pays du « *mensonge déconcertant* » s'il en fut. La collection des dessins « du fonds Brauner » comprend d'ailleurs ce point aveugle, elle n'intègre que tardivement (avec le Cambodge et l'Afghanistan) l'horreur stalinienne, nulle trace de l'Ukraine affamée, des étendues glacées de la Kolyma, de la déportation des peuples du Caucase, du *soleil levant* assassiné en Hongrie. Cependant, qui peut s'en faire juge ? Quand la catastrophe est imminente, la lucidité « *brûlure la plus proche du soleil* » est sans doute la première victime. Que savons-nous de nos propres aveuglements alors que s'insinue en nous le sentiment obscur qu'une fois encore le monde court à sa perte ? Nous en parlerons dans 50 ans.

Troisième moment. *La paix.*

La paix la plus longue que l'Europe ait connue. Retour sur expérience. Alfred et Françoise ont été résistants et demeurèrent « *ces rebelles anonymes* », « *ces héros ordinaires de la résistance à l'irrésistible* »²⁰, sans perdre un instant de vue « *ces enfants [qui] ont vécu la guerre* », les enfants survivants des camps qu'ils accueillirent. Réparer l'irréparable. L'enfance rejetée devient métier... auprès des enfants autistes et handicapés avec la plus grande attention au jeu de la fin des années 40 à la retraite dans les années 70.

Ils rejettent la psychanalyse, pour de mauvaises raisons - mise à l'index par le Kremlin. Cependant, pas tout faux, il y a, dans la colère d'Alfred contre une certaine interprétation « psychanalytique » des jeux et dessins d'enfants, quelque chose qui sonne juste. En prenant au mot, ce que dit l'enfant, s'abstenant de parler à sa place, Alfred refuse de faire dire aux enfants ce que les adultes veulent leur faire dire. Rétrospectivement, il n'est pas dénué d'entendement de noter qu'il a fallu les avancées théoriques et cliniques de Winnicott pour que la psychanalyse reconnaisse - hors du cadre analytique proposé par Mélanie Klein - l'enfant qui joue... dans un jardin qui lui appartient et que nous ne devons pas piétiner. A l'écart de la psychanalyse française, ce qui leur valut l'oubli, les Brauner restent inaudibles²¹ lorsque paraît Dolto et l'enfant « tout langage ».

²⁰ Expressions de Daniel Bensaïd en référence à la notion de résistance chez Françoise Proust.

²¹ Françoise et Alfred Brauner n'ont pas produit de théorie sur le jeu et l'accueil des enfants ni su (ou voulu) communiquer leur expérience dans l'espace médiatique.

Quatrième moment. L'enfance dure longtemps.

Le temps comme l'océan rejette parfois ce qu'il a englouti. Les plaques photographiques des dessins d'enfants de la guerre d'Espagne retombent dans les mains d'Alfred et Françoise. Ils se font passeurs de mémoire et commencent à réunir les dessins de toutes les guerres du siècle, de la guerre de 14 au Cambodge, au Guatemala, à la Palestine, au Rwanda, à la Yougoslavie (etc.) en passant par camps nazis et Hiroshima. Mémoires d'enfances du siècle dans les guerres²². Ouverture sur d'autres histoires, d'autres enfances si proches et si lointaines... Non seulement pour garder mémoire vive mais aussi pour rester auprès de *ces enfants* qui vivent la guerre là-bas et maintenant.

C'est aussi le moment de la rencontre avec Enfants Réfugiés du Monde, dont ils deviendront les parrains. Dans le cheminement d'ERM, le sens de ce que nous avons fait n'est apparu qu'après coup, il a fallu du temps ne serait-ce que pour comprendre ce que nous disions : « *Une enfant qui ne joue pas est un enfant qui meurt* », une phrase très « braunerienne » comme l'a remarqué Rose Duroux²³, mais une hérésie en termes de communication qui proscriit la négation. Nous avons rencontré les mêmes réserves, la même dépréciation du jeu que *les Brauner* : jouer... ce n'est pas utile comme l'école ; jouer... ce n'est pas la première urgence ; jouer d'accord... pour soigner, éduquer...

Jouer, dessiner comme droit de l'enfant et ressource précieuse reste une proposition fragile. Et puis, il ne suffit pas de le dire, ou d'affirmer après Winnicott que « *le jeu est une thérapie en soi* ». Comment faire pour que les enfants jouent ? *Comment faites-vous ?* nous demandait inlassablement Alfred. Le dispositif construit petit à petit - notre malle de jeux internationale - depuis les plages Beyrouth jusqu'aux côtes de Sumatra et aux bas-fonds de Barranquilla doit aussi aux enfants qui jouaient avec *les Brauner*, ce qu'ils nous en avaient transmis.

Néanmoins, ce qui compte le plus dans cet héritage, aujourd'hui, comprend le neuf que nous avons déduit de l'ancien, prolongeant les intuitions de Françoise et d'Alfred. Ce sont encore les enfants qui nous l'ont appris. « *El juego quita el miedo* », le jeu quitte, enlève, éloigne la peur. Non parce qu'il efface les traumatismes de la guerre et de l'exil mais parce qu'il distraie de la crainte incessante d'être « tuable » à tout moment. Il permet de remanier une réalité invivable...

Écoutons, un instant Pablo et Rosa²⁴, dire 20 ans après, ce que signifie jouer au Guatemala sous la terreur des militaires.

« *Quand je suis venu pour la première fois au centre, mon corps était dur, me faisait mal. J'avais peur de ce qu'on allait me dire si je prenais un jeu. Peu à peu, mon corps s'est détendu, je me suis rendu compte que j'avais le droit de jouer, on ne me l'interdisait pas. Je pouvais partager avec les autres et rire. Pour la première fois, je n'avais plus peur. La peur - ajoute Pablo - c'est quand quelqu'un veut jouer avec toi et toi, tu ne veux pas et pour le coup, tu as envie de le frapper* ».

²² Brauner Alfred & Françoise. *J'ai dessiné la guerre. Le dessin d'enfant devant la guerre*. Expansion Scientifique Française, Paris, 1991.

²³ Duroux Rose. *Lo que he visto de la guerra. Los dibujos infantiles de la Colección Brauner, 1937-1938*. Diputación provincial de Guadalajara, 2006. p.29.

²⁴ Les témoignages qui suivent sont extraits d'entretiens que j'ai réalisés en 2003 au Guatemala, inédits à ce jour.

« Ce qui enlève la peur c'est le plaisir de jouer et la joie qu'il nous donne » précise Rosa. « Le jeu aide l'enfant à surmonter la tristesse et la peur, bien sûr que oui. Si l'enfant mange bien, il reste le même, je dirai que c'est une satisfaction organique, s'il dort bien pareil. Mais il y a une chose qu'il ne peut pas trouver, il ne peut pas rire en mangeant. Quand, il joue l'enfant rit, il y a une décharge, il y a du bonheur, il y a quelque chose qui le motive pour continuer à jouer, c'est la recherche du rire et cela se fait en jouant. La joie, c'est ce qui aide la personne et il n'y a rien d'autre qui puisse aider l'enfant à sortir du trauma. Il ne peut pas parler comme un grand mais il peut s'exprimer avec le jeu ».

Parmi les choses anciennes que nous avons retrouvées pour les formuler de façon nouvelle, il y a l'importance de la règle du jeu et l'enfant le sait bien qui dit, « puce, c'est plus du jeu » ; la notion de déprivation ludique que nous considérons comme un traumatisme en soi et non seulement comme une conséquence du traumatisme de guerre ; le fait qu'un enfant ne joue jamais seul, même dans un jeu solitaire il doit compter sur la protection de l'adulte « *juste assez proche* » ; comment les enfants font corps à plusieurs et comment faire corps avec eux pour affronter l'adversité. Je ne développerai pas ces points et d'autres non moins importants qui nous emmèneraient trop loin pour aujourd'hui. Juste dire mon intime conviction qu'ils s'inscrivent dans les pas de Françoise et Alfred Brauner.

Dessiner malgré tout.

Un dernier crochet par le dessin que je pimenterai d'un peu de dispute, Alfred aimait bien ça, à fleuret moucheté comme tout honnête homme...

Sur l'analyse du dessin donc ou plus exactement le commentaire, l'historienne Yannick Ripa épingle Alfred Brauner qui affirme « *c'est le dessin spontané qui est le plus précieux [...] je suis absolument opposé à ce que ce qu'on impose un thème, un sujet aux enfants. Cela produit des dessins commandés qui ne nous diront rien*²⁵ ». « *Etonnant point de vue - écrit-elle - de la part d'un homme qui n'a eu de cesse de commenter ceux de la guerre civile, en partie produits de commande donc, base de la collection Brauner*²⁶ ».

Il me semble important de lever ce malentendu sur les conditions de production des dessins d'enfants en temps de guerre et d'exil voire en temps de paix. Ce que conteste Alfred, c'est la commande, c'est-à-dire l'instrumentalisation du dessin à des fins adultes mais il n'exclut pas la demande. L'enfant qui dessine répond toujours, au moins pour une part, à une demande affective, familiale ou sociale qu'elle soit implicite ou explicite voire supposée ou anticipée par l'enfant.

D'autre part, même lorsque le dessin répond à une commande, comme ce fut le cas pour les Brauner en Espagne, elle peut être contraignante ou au contraire encourager la libre expression et la créativité des enfants. La frontière est mince comme du papier à cigarette entre le dessin obligé et le dessin spontané. A l'inverse, une invitation à dessiner librement peut-être accompagnée de tels bombardements projectifs qu'elle bloque toute spontanéité.

²⁵ Brauner Alfred. *J'ai dessiné la guerre*. Entretien avec Muriel Roque et Philippe Valls. Bulletin d'Enfants réfugiés du Monde n°9, Montreuil, 1996.

²⁶ Ripa Yannick. *Naissance du dessin de guerre. Les époux Brauner et les enfants de la guerre civile espagnole*. Vingtième Siècle, Revue d'Histoire n°89, janvier-mars 2006. p. 29/46.

Ce qui signe l'approche des Brauner, ce n'est pas telle ou telle phrase dite ou écrite mais une pratique qu'il faut éprouver. Et c'est bien cet éprouvé « *juste à côté* » dont s'est autorisé Alfred Brauner dans ses commentaires, reliant sans cesse l'enfant *en train de dessiner* à son dessin.

Autre question qui n'est pas sans conséquence pour l'analyse du dessin et sa valeur comme témoignage : est-ce que l'enfant dessine la guerre comme n'ont cessé de le dire les Brauner ? Ou est-ce que « *l'enfant ne dessine pas la guerre* » mais « *son traumatisme personnel*²⁷ » comme le soutient le psychiatre Michel Grappe en se fondant sur sa clinique auprès des enfants dans les années 1990 en Ex-Yougoslavie ?

Dans un premier temps, en parcourant de très nombreux dessins de Gaza au Guatemala en passant par la Yougoslavie sans oublier les dessins de Terezín qui entrent jusque dans les chambres à gaz, il apparaît clairement que les enfants (du moins certains) dessinent effectivement la guerre avec une précision et des détails qui ne laissent pas de doute sur la réalité de ce qu'ils ont vécu. Piaget, concevait lui aussi le dessin d'enfant comme une représentation symbolique du monde extérieur et on ne peut que le vérifier.

Mais, second temps, si l'enfant expose la guerre, il y dépose aussi bien d'autres choses, son histoire, sa famille, sa communauté et sa culture et parfois son traumatisme personnel. Le plus souvent, ce traumatisme demeure invisible, il n'apparaît - si je puis dire - que dans les blancs du dessin ou dans un détail par exemple un petit canard qui console l'enfant ou quand la douleur est trop grande dans un barbouillage noir ou rouge.

Sur la feuille, l'enfant juxtapose ou superpose des éléments de deux réalités tout aussi puissantes l'une que l'autre, celle de son environnement et son contraire : la réalité psychique. Il dessine dans un même mouvement l'extérieur et l'intérieur de sa maison. Ce faisant, s'interpose comme *sujet* entre ces deux réalités pour exprimer son désir d'échapper à la guerre. Dès que les combats s'éloignent un peu, nous avons constaté à de nombreuses reprises que la guerre disparaissait des dessins et que les enfants se mettaient à dessiner la paix et pas seulement pour répondre à notre souhait le plus profond.

Chaque enfant dans la guerre, pour résister à ses souffrances et à la tristesse, a besoin de vivre une autre expérience de vie. Pour les enfants, c'est celle du jeu que prolonge le dessin. Une expérience pour rejouer son passé, se jouer de ses oppresseurs et déjouer le piège de la répétition du malheur. Une expérience qui réapprend à vivre ensemble, c'est la leçon de Françoise et Alfred Brauner. Elle ne peut que se terminer par des questions d'enfant sans réponse que le poète palestinien Mahmoud Darwich a fait parvenir jusqu'à nous : « *Où me mènes-tu père ?* » « *Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ?*²⁸ »

Philippe Valls

Paris, décembre 2011

²⁷ Grappe Michel. *Les enfants et la guerre, un regard clinique*. Vukovar, Sarajevo, Kosovo. Vingtième Siècle, Revue d'Histoire n°89, janvier-mars 2006. p. 93/98.

²⁸ Darwich Mahmoud. *L'éternité du figuier de barbarie. Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ?* Actes Sud, Arles, 1996. p.27.